"Tout m'intéresse, je suis une éponge"

Autor(en): **Gabioud, Maric-Madeleine / Kennedy, Douglas**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): **- (2015)**

Heft 68

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-831058

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Tout m'intéresse, je suis une éponge»

L'écrivain Douglas Kennedy s'improvise illusionniste et signe *Mirage,* énième variation autour de l'un de ses thèmes phares, la vie conjugale. Rencontre avec le plus français des auteurs américains, qui nous a reçus à Paris.

Auteur fertile, Douglas Kennedy est avant tout un nomade. Qu'il s'évade en vagabondant au gré des mots ou en parcourant la planète, c'est toujours avec la même curiosité. Et un réel attrait pour l'inconnu. Né le 1er janvier 1955 à Manhattan, cet Américain atypique cumule les ports d'attache: citoyen sans frontières, il vit entre New York, Montréal et le Maine, mais séjourne aussi régulièrement en Europe. Un continent synonyme d'envol et de mise à distance. C'est en effet en s'installant à Dublin, dans les années 70, qu'il a choisi de se délester d'une encombrante destinée, celle d'avocat tracée par son père. Journaliste nourrissant des rêves de dramaturge, il empruntera le chemin de la littérature sur le tard, en s'essayant d'abord aux récits de voyage. Puis en signant, à la fin de la trentaine, son premier polar *Cul-de-sac.* Mais c'est avec *L'homme qui voulait vivre sa vie* et *La poursuite du bonheur,* des best-sellers, qu'il décrochera le jackpot. Depuis, avec une régularité quasi métronomique, il sort des romans qui créent l'événement et font du chiffre. Mister Kennedy pèse, aujourd'hui, 7 millions d'ouvrages.

De retour avec *Mirage,* ce grand horloger de la mécanique du cœur, fraîchement remarié, nous invite à explorer, une nouvelle fois, les labyrinthes de la vie conjugale. Un voyage en terre marocaine enrayé par de nombreux grains de sable. Un douzième roman noir comme le pull que le chaleureux sexagénaire arborait le jour où il nous a ouvert les portes de son repaire parisien, situé non loin du canal Saint-Martin. Entretien en français dans le texte et sur fond de musique classique, une de ses grandes passions.

Vous avez affirmé «Quand on écrit, on peut contrôler le monde», est-ce ce besoin de maîtrise qui vous pousse à noircir des pages sans relâche?

(Rire sonore en guise d'esquive) Ma première pièce de théâtre a été acceptée par la BBC lorsque j'avais 25 ans. J'ai l'impression que c'était hier... Voilà donc 35 ans que j'écris. Mais mon destin de romancier n'a démarré qu'à la fin de la trentaine et le plébiscite, lui, est arrivé avec *L'homme qui voulait vivre sa vie.*

Douze romans, trois récits de voyage... Avec le temps, redoute-t-on de se répéter?

Ajoutez-y un livre philosophique que j'ai terminé avant *Mirage* et qui sortira en 2016. Bien sûr que le danger de se répéter existe. Ce qui me sauve? Ma curiosité. Tout m'intéresse, je suis une éponge. Une éponge qui a une hantise: l'ennui, je considère qu'il s'agit du plus grand péché mortel. Une fois par an, je retrouve mes camarades de classe à New York, le temps d'un déjeuner. Certains sont devenus de riches cadres et avouent mener des existences très agréables, mais... En marge de toute vie, il y a un grand «mais». Alors, pour contrer l'adversité, je cultive mon jardin, en ayant soin de tisser des histoires différentes, en variant les genres, les modes narratifs.

Si le romancier est né tard, l'écriture, elle, s'est immiscée dès l'enfance dans vos cahiers d'école

A 8 ans, j'ai rédigé un texte au thème très freudien sur le besoin d'indépendance. J'y racontais l'histoire d'un garçon qui perd sa mère dans un supermarché et qui adore le fait de se retrouver seul. En me rendant ma copie, ma prof de l'époque, Madame Flack, m'a lancé: «Douglas, c'est très bon, vous allez devenir écrivain.»

Le mariage et ses tempêtes hantent, presque obsessionnellement, vos récits. Quel malin plaisir éprouvez-vous à faire voler en éclats le couple?

Créer une vie avec quelqu'un d'autre, c'est le grand défi. Au départ, la route est dégagée, l'aventure, exceptionnelle, le sexe, hallucinant; tout semble possible. Et puis, le quotidien s'en mêle.

« Quelle est la vérité, surtout dans un couple? Vaste sujet.»

Douglas Kennedy

Ulf Andersen

Des éléments grippent les rouages: chacun de nous cache des troubles pathologiques, mène ses luttes et doit gérer ses peurs. A terme, il n'y a pas de couple stable. Tout mariage réserve son lot de négociations, d'accommodations. Parce que vivre, c'est douter.

N'est-ce pas une vision pessimiste?

On m'a même taxé de cynique. Or, je suis juste réaliste. Il suffit d'observer le nombre d'unions qui se soldent par un divorce. Si mes romans ont trouvé un large écho, c'est parce que je mets le doigt là où ça fait mal et que je pose des questions qui trouvent une résonance. Dans *L'homme qui voulait vivre sa vie,* je campe un avocat promis à un bel avenir qui vit dans une banlieue riche avec sa femme et ses deux enfants, dont l'un hurle la nuit… De nombreux lecteurs m'ont remercié d'avoir osé évoquer une vérité souvent tue au sujet des bébés et des répercussions que cela peut avoir sur le couple.

Vous en parlez en connaissance de cause.

Oui, j'ai vécu tout ça avec Max et Amelia, dont je suis très proche et qui ont respectivement 22 et 18 ans. Mes enfants, c'est le travail le plus important que j'ai accompli dans mon existence. Cependant, je dois avouer qu'après mon divorce en 2009, ma fille m'a prié de ne plus repasser par l'étape bébé. Je lui ai répondu: ne t'inquiète pas! Avec vous deux, c'est fait.

Mais n'est-ce pas aussi pour exorciser la peur de l'échec, celle de reproduire le modèle de vos parents, que vous n'avez de cesse de jouer les briseurs de ménage?

Mon père irlandais et ma mère juive sont un exemple de couple raté qui a survécu. A cause ou grâce à leurs désaccords, je suis devenu rapidement indépendant. Très jeune, je me suis mis à utiliser Manhattan comme un terrain de récréation culturelle. Je ne suis pas amer: pardonner, c'est important. D'ailleurs, sur le plan matériel et éducatif, mes parents m'ont beaucoup donné. Ils ont tenu à ce que je fréquente les meilleures écoles. Et je leur en suis très reconnaissant.

Côté méthode de travail, vous n'ébauchez aucun plan et vous vous basez sur cinq ou six postulats.

Effectivement, je démarre avec cinq ou six idées en tête et le reste arrive. Pour *Mirage,* j'avais la trahison, la famille berbère, le viol… Le roman, c'est aussi un voyage pour moi, des personnages surgissent sur ma route, je me laisse surprendre.

Le constat que l'on ne voit bien que ce que l'on veut voir faisait-il aussi partie des idées clés de *Mirage*?

Selon l'écrivain Milan Kundera, dans une relation intime, tout est écrit la première semaine. C'est passionnant et troublant. Voir que ce que l'on veut voir, c'est déjà un mirage. Quelle est la vérité, surtout dans un couple? Vaste sujet.

Le lieu choisi, le Maroc, paraît aussi essentiel.

Je me suis souvent rendu dans ce pays. C'est une contrée magnifique au carrefour de plusieurs mondes, avec une culture très forte. Même si mon récit est terriblement noir, j'espère que j'ai su restituer une image chaleureuse de cette terre. En tant qu'Américain, j'avais à cœur de brosser un portrait positif d'un pays arabe. Et de montrer qu'au-delà de nos différences, on y partage les mêmes valeurs humaines.

En janvier, vous avez fêté vos 60 ans. Quel genre de relation entretenez-vous avec le temps qui passe?

J'espère que j'ai l'air plus jeune (rires). Quand on a 60 ans, on comprend qu'on n'a plus beaucoup de temps. Les années, les saisons, tout s'accélère. Du coup, on se dit qu'il faut absolument profiter de chaque instant. On doit tabler avec ce que j'appelle le casino génétique: une maladie peut venir vous happer au hasard. Par contre, côté héritage, je crois avoir de la chance. Mon père est décédé en mai l'an dernier, 10 jours avant ses 87 ans, or il ne prêtait guère attention à sa santé. Dans la famille de ma mère, la moyenne des disparitions oscille autour de 88 ans.

Avec les années, on a donc une conscience plus aiguë de la fragilité du destin.

Il y a une citation de Martin Luther que j'aime beaucoup: à quel instant «pas maintenant» se transforme en jamais «Wie bald "nicht jetzt", "nie" wird». On oublie souvent qu'on n'a qu'une seule vie, qu'il faut la vivre et oser prendre des risques. Certes, j'ai eu du mal à me résoudre à divorcer, surtout à cause des enfants. Ils ont traversé une très grande crise, mais ils ont survécu.

Vous, vous avez osé tenter l'aventure du mariage une deuxième fois.

Oui, il y a deux ans et demi. Ma nouvelle femme, Christine, est psychanalyste. Pour le reste, sachez que mon expression favorite en français est «on verra».

Alors est-ce qu'on vous verra un jour songer à la retraite?

Ma retraite, ce sera la mort. Je vais continuer à écrire jusqu'à la fin si c'est possible. J'ai de la peine à m'imaginer dans 20 ans. Pour moi rester jeune, c'est avant tout une question de mentalité et de curiosité qu'il ne faut jamais perdre.

Vous êtes un homme de réseau, quel lien tissez-vous avec vos lecteurs?

Sur Facebook, ma communauté compte quelque 37 000 fans. J'y alimente quotidiennement une sorte de blog philosophique. Je pars parfois d'événements que j'ai vécus, mais j'évite d'y évoquer des choses trop personnelles. Mes lecteurs ont beaucoup d'importance pour moi. Sans eux, je n'existe pas. Par le biais des romans, on s'immisce parfois dans leur quotidien. Lors du festival d'Angoulême, il y a quelques années, j'ai été abordé par une femme en larmes. Elle m'a confié qu'après le décès de sa fille unique, morte d'un cancer du cerveau à 6 ans, elle était dévastée. En lisant *Quitter le monde,* un de mes romans qui traite justement de ce sujet, elle m'a expliqué avoir pris conscience qu'elle n'était pas seule et tenait à me remercier. J'étais extrêmement ému, je l'ai embrassée et lui ai dit: «Madame, vous avez validé mon travail et même mon existence.»

Vous qui avez appris le français avec une Suissesse à Londres, quel regard portez-vous sur notre pays?

La Suisse me fascine, parce qu'elle contient plusieurs pays en un, qu'elle est riche de plusieurs identités. Vous êtes Européens et pourtant en dehors de l'Europe, c'est très fort. J'entretiens des relations très amicales avec votre région, j'y ai fait du ski de fond à Kandersteg et aussi à Zuoz, non loin de Saint-Moritz. Je me rends régulièrement à Genève au Salon du livre, ainsi qu'à Morges au Livre sur les quais. La Suisse, pour moi, c'est aussi une musique. J'ai grandi en écoutant les enregistrements d'Ernest Ansermet et de l'Orchestre de la Suisse romande.

Propos recueillis par Marie-Madeleine Gabioud

«Mes lecteurs ont beaucoup d'importance pour moi.» explique l'auteur, ici au Salon du livre de Paris en mars dernier. Dukas/Bestimage

Pérégrinations
à cœur perdu

Avec *Mirage,* Douglas Kennedy nous convie à un périple entre illusions et désillusions. Histoire de se jouer, une fois encore, du couple et de ses liaisons dangereuses, l'auteur nous entraîne au Maroc. Tout commence par une échappée belle jusqu'à Essaouira. C'est là que Robyn, bientôt 40 ans, et Paul, 58 ans, ont choisi d'embraser les ardeurs de leur union récente. Et qui sait, de faire un bébé avant que l'horloge biologique de Madame se mette sur panne. Mais le château de sable va s'effondrer et le voyage, virer en traversée du désert; la romance, en descente aux enfers…

Mirage, de Douglas Kennedy, éd. Belfond, et *Des héros ordinaires,* tome 1, recueil de quatre romans, éditions Omnibus, dès le 7 mai en librairie.
L'auteur sera présent au Salon du livre et de la presse de Genève du 1er au 3 mai.